

Le Clavier Cannibale

"La poésie se fait dans un lit comme l'amour" (André Breton)

mardi 9 mai 2023

Couvrir le feu, liquider le temps: Rohe au bord de soi



Quatorze années se sont écoulées depuis la parution d'*Un peuple en petit*. Depuis, on attendait, intrigué. Certes, en 2012, il y eut *Ma dernière création est un piège à taupe*, texte qui se penchait sur un certain Kalachnikov, suivi trois ans plus tard d'un livre co-écrit avec Jérôme Ferrai, *A fendre le cœur le plus dur*, mais néanmoins, on guettait, non sans impatience, le prochain livre d'**Oliver Rohe**. Et voilà qu'en janvier dernier est paru ***Chant balnéaire***, aux éditions Allia. Un récit d'environ

cent cinquante pages où l'auteur raconte le quotidien de son adolescence dans les années 80, au sein d'une station balnéaire libanaise après avoir dû quitter Beyrouth Ouest où il habitait avec sa mère.

On pourrait, bien sûr, établir une liste des moments forts que vit l'adolescent Rohe: s'attarder sur l'étrange géographie de la station balnéaire où, brutalement transplanté, il va devoir passer de l'immobilisme à la fuite; évoquer les amitiés brutales, les matches de foot, les escapades sexuelles, la présence de la mer, le legs familial, les diverses langues côtoyées, et la guerre, bien sûr, qui forme une seconde atmosphère, le danger, la mort maraude, la peur et l'inconscience, l'école de la vie sans cesse fracturée. Mais ce qui fait la force de tous ces éléments (et de bien d'autres), c'est la perspective épique dans laquelle l'auteur les organise. Une perspective épique qui amène le texte à se dilater et à se contracter sans cesse, et qui nous permet de distinguer différents états du temps, de la durée: des instants isolés, orphelins, saccadés, capables d'être contenus et lancés dans une phrase brève, une saccade – et des blocs d'instant, où la succession des gestes et des pensées forment agrégat. Ainsi le texte palpite, comme si la guerre, par son omniprésence, sa lancinante réalité, imposait une double respiration, au sein de laquelle il est néanmoins possible et urgent de vivre son adolescence.

Au début du récit, le narrateur, expulsé du ventre de Beyrouth-Ouest et transplanté dans le bungalow d'une station balnéaire, observe la bonde de la salle de bains, qu'il veut connectée, par un réseau invisible, à son ancien appartement. Entre *liquide* et *liquidation*, se joue un déracinement qui s'invente dans la fluidité plus que dans l'arrachement. Pour tenir bon au cours de cette transition imposée par la guerre, pour survivre en adolescence naissante au bord de "la douleur ancestrale du goudron écrasé par les chars" (l'autoroute, en fleuve dangereux, n'est pas loin), il faut s'imaginer encore relié au passé, quitte à le liquider au fil d'un apprentissage chaotique. Lisant *Chant balnéaire*, on pense au *Requiem des innocents*, de Calaferte, à *Mort à crédit*, de Céline, des livres où la notion de meute enfantine est soumise à toutes sortes de torsions. On pense aussi à Claude Simon, à son art fragmenté de dire la survie individuelle et collective dans la nasse de la guerre. On pense surtout à *Arrière-fond* de Guyotat, tant la langue de Rohe nous surprend par sa malléabilité, sa scansion toujours surprenante, sa capacité à demeurer à la fois ouverte et définitive: "C'est la tempête et je suis innocent."

Ici, la phrase ne lâche pas le réel, elle mord dedans puis le recrache de diverses façons. Les sensations, quelles qu'elles soient, sont un mode opératoire permettant de se faire une place dans le présent mis à mal, ainsi, de cette chute entraînant l'imposition d'un plâtre, au rôle expansif:

"Le plâtre m'agrandit. Il étend ma surface dans le lit jusqu'aux confins de ma mère et de ma sœur confrontées au mur. Il m'apprend à dormir immobile sur le dos. Il m'apprend à me couper de mon bras. Je forme d'autres muscles pour le remplacer. Je marche plus lentement. Je me tiens droit. Ma nuque est rigide. Je peux accepter l'absence de ma peau."

Le livre oscille ainsi entre tout ce qui structure, tout ce qui affermit le squelette et endurecit l'imaginaire, et les forces extérieurs (l'école, les amis, la guerre) qui bousculent sans cesse le narrateur et sa narration. S'instaure alors une noce contrariée entre le moi en mutation et le réel en explosion. Passage magnifique où est décrite la pluie:

"Je n'imagine rien quand je regarde la pluie à travers la baie vitrée. Il ne se produit rien au-dedans que la chute de l'eau sur les reliefs, la pluie prend toute la place de la réalité présente et passée, même de la réalité qui n'est pas encore tombée, la pluie quand elle lustre les parois des piscines vides et fonde les eaux stagnantes, quand elle renfloue les marécages et inquiète la masse des animaux minuscules, du petit vivant caché, invisible, quand elle corrompt les équipements et multiplie le mois, s'effondre par plaques entières des terrasses, des toits et des rambardes [...]."

Chant balnéaire a quelque chose d'homérique-intimiste, dans le sens où sa charge poétique s'inscrit dans un décor menacé, à la fois mythique et prosaïque, où le geste et la geste communiquent à chaque instant, où ce qui est vécu, quelle, que soit l'intensité de l'expérience, est rapporté avec la force évidente de la frappe, en bordure de légendaire. Ce qui est vu est décrit de façon moléculaire, comme si le vécu était à la fois banal et monstrueux:

"Les dents accaparent le gros de son visage, elles n'arrêtent pas de lutter contre la peau qui est rêche et charnue, qui est solide, qui est tannée, elles ne veulent pas se tenir dedans, au sein de la mâchoire, elles veulent la lumière, elles veulent réfléchir."

Visagéité. Corporéité. Instantanés. Explosante fixe. La prose de Rohe, en recomposant le passé, le décompose dans un nouveau présent. Les crachats deviennent une répétition de l'artillerie. La piscine est un harem dangereux. Une Peugeot se change en caravane échouée. Le terrain de foot est un terrain miné. L'autoroute une piste d'envol. Le vigile Joseph un nouveau Cerbère. On est en enfer, mais même en enfer il faut apprendre l'adolescence et ses mille ruses. Même en enfer il faut réinventer l'orphelin en soi. Ici, la poésie est combat, c'est-à-dire pratique, exorcisme, expérience élémentaire, prise entre fuite et résistance:

"Le vent est plein de grandes origines et il dirige leur désordre contre les rivières et les marécages. Contre les animaux minuscules. La végétation entière se courbe dans le sens de la mer, se courbe e rampe encore pour rejoindre ses fondations marines, la corruption, la rouille, tous les équipements vieillissent faute de servir se retiennent de s'arracher jusqu'à Chypre."

N'ayant plus de "peuple" où se mettre soi-même, comme il est dit à la toute fin du livre, le narrateur a dû reconstruire, dans une langue rare, unique, merveilleusement gauchie, un monde en délitement. *Chant balnéaire*, de par son inventivité, à la fois psychographique et radicale, n'a pas son pareil.